LE FRAGMENTAIRE AVANT *L'ATTENTE L'OUBLI*

C'est en 1958 que Blanchot publia ses premiers écrits fragmentaires.

Le premier est une double chronique de la NRF d'août et septembre 1958 consacrée à Nietzsche, « Nietzsche aujourd'hui » et « Passage de la ligne ». Cette chronique est constituée de deux fois cinq textes, chacun de trois pages en moyenne (sauf la conclusion du premier et l'introduction du premier, d'une page seulement), chacun de ces textes étant séparé des autres par une astérisque¹, Le deuxième est une chronique de la NRF intitulée « L'étrange et l'étranger », qui parut dans le numéro suivant d'octobre 1958². Elle se présente comme une série de dix textes concernant la poésie, la littérature, la philosophie et les notions qu'annonce le titre. Ces textes sont brefs, le plus court compte onze lignes, le plus long deux pages. Ils sont eux aussi séparés par une astérisque. [L'un de ces fragments est la recension de l'ouvrage d'un critique anglais]

Surtout, le même mois Blanchot publie « L'Attente » dans *Botteghe oscure*, Ce texte commence comme un récit, mais celui-ci s'interrompt au bout de deux pages, et lui succèdent vingt-huit textes brefs, deux sortes de textes, les uns, des méditations condensées, ou des dialogues parfois accompagnés du commentaire d'un narrateur, qui s'étendent sur deux ou trois paragraphes, parfois sur quelques pages, les autres, des textes d'une ligne, soit une notation, par exemple : « *Toujours la même lumière du matin* » ou ce qu'à défaut d'un terme plus adéquat j'appellerai un aphorisme, par exemple : « *Les morts ressuscitaient mourants.* » Chacun est précédé par un poinçon ou emblème sous forme de rosette à cinq branches³. Un an plus tard, Blanchot donna sous le même titre une série de trente-cinq fragments dans un volume d'hommage à Heidegger⁴. Ces fragments reparaitront dans *L'Attente l'Oubli* en 1962.

On peut se demander quelles ont été les raisons qui ont soudain déterminé Blanchot à publier ce qu'on peut appeler des fragments, quels ont été les modèles qui ont pu l'incliner à ce mode d'expression, ou dont il s'est distingué.

Or, il se trouve que de 1956 à 1958 Blanchot a publié dans la NRF .de longues études – des articles qui s'étendent sur deux numéros – sur quatre auteurs de fragments : Joubert, Pascal, Simone Weil et Nietzsche. Si ces études d'auteurs de fragments ont immédiatement précédé la publication de ses propres fragments, cela ne peut être un hasard. Je me propose donc d'examiner ce qu'il a pu dire alors à ce sujet

VALERY

¹ Ces textes sont repris dans *L'Entretien infini* comme les deux premières parties du sixième chapitre de la deuxième partie, intitulé « Réflexions sur le nihilisme »

² Ce texte est repris dans *La Condition critique*, articles 1945-1998, Gallimard, 2010, p. 278-288

³ Leslie HILL, « Le tournant du fragmentaire, prolégomènes », in *Europe*, « Maurice Blanchot », août septembre 2007

⁴ *Martin Heidegger zum siebzigsten Geburtstag*, Neske, 1959, p. 218-224

Mais d'abord je dois signaler et examiner la toute première étude que Blanchot ait consacrée à un ouvrage de forme fragmentaire, sa recension, en 1942⁵, des *Mauvaises Pensées et autres* ⁶ de Paul Valéry. Blanchot y remarque d'abord que les derniers livres de l'auteur de *La Soirée avec Monsieur Teste* se ressemblent « par le désordre de la composition et le dédain d'une ordonnance significative » : « Ce sont tous plus ou moins des cahiers où il réunit par fragments des essais, de brèves réflexions, les formes de sa pensée lorsqu'elle se montre dans son inachèvement et son travail spontané. Ils ne sont livres que par hasard⁷. » Bien plus, « ils veulent aussi ne pas cacher la fragilité de leur assemblage⁸. » Auparavant, Valéry avait rassemblé dans ses *Variété des études* « dont quelques-unes étaient amples, d'un développement soutenu, [et] d'une structure décidée », c'était de « petits livres qui se passaient fort bien du livre plus étendu dans lequel ils se retrouvaient par accident⁹. » Mais les publications suivantes sont réellement des ensembles de fragments : « *Analecta*,¹⁰ *Rhumbs*¹¹, *Choses tues* ¹²et quelques autres¹³ se sont laissé faire avec des fragments dont aucun ne pouvait donner l'impression d'un livre en miniature¹⁴. »

Blanchot propose alors d'expliquer pourquoi Valéry choisit de faire ses livres « d'une discontinuité persistante et de hiatus systématiques ». Pourquoi « ce refus d'une certaine logique du discours » ? D'après Blanchot il serait « inséparable de l'ordre propre à cette pensée », plus exactement à l'objet de la pensée de Valéry qui est la pensée elle-même.

⁵ Maurice BLANCHOT, « Les *Mauvaises Pensées* de Paul Valéry » *Chroniques littéraires du Journal des Débats*, 2007

⁶ « Au mois de juin 1938 [Valéry] avait donné aux *Cahiers du Sud* quelques pages, « Matines », puis des « Mauvaises Pensées » dans le numéro de mars 1940. [...] [Jean Ballard et José Corti se chargèrent] d'une co-édition de ses *Mauvaises Pensées*. [...] Le manuscrit semble mince et le 15 mai, Corti demande [à Valéry] de porter à cent cinquante pages le volume qui n'en fait qu'à peine cent. [...] Celui-ci tire] des *Cahiers* quelques autres « Mauvaises Pensées », et ajoute des pièces en prose plus poétique... » (Michel JARRETY, *Paul Valéry*, Fayard, 2008, p. 1101-1102). D'après Jarrety, il s'agit pour Valéry de gagner un peu d'argent : « Les conférences n'offrent plus les ressources d'avant-guerre, il lui faut songer à faire feu de tout papier. »

⁷ Maurice BLANCHOT, *Chroniques littéraires du Journal des Débats*, Gallimard, p. 271

⁸ Ibidem.

⁹ Ibidem, p. 272

¹⁰ Dès 1926 « un projet [...] ambitieux est déjà en chantier depuis plusieurs mois, la publication régulière, au rythme d'un ou deux volumes au moins chaque année, de petits livres d'environ soixante pages [...] dont le titre latin *Analecta ex mss Pauli Ambrosii Valerii*, donne à comprendre qu'il s'agit de fragments tirés de manuscrits de Valéry c'est-à-dire bien sûr des *Cahiers* 1925 (Michel JARRETY, *Paul Valéry*, op. cit., p. 626) « La série s'est interrompue dès le premier volume, en juin 1926. » (Ibidem, p. 770)

¹¹ « Quant aux œuvres qui ne sont pas de circonstance, c'est la mine des *Cahiers* que Valéry continue d'exploiter [...] [En 1926] sous le titre marin de *Rhumbs*, il reprend en particulier *Au Hasard et au Crayon*, publié l'année précédente, et plus tard ce sera *Rhumbs*, à son tour, qui deviendra une partie de *Tel Quel II*. » (Michel JARRETY, ibidem, p. 633)

¹² « Les *Choses tues* qui ont parues à l'été [1929] sont des notes remaniées des *Cahiers*. C'est aussi le cas du manuscrit qu'il a remis à l'éditeur Hartmann, et qui va paraître à l'automne sous le titre un peu étrange de *Suite*. » (Michel JARRETY, ibidem, p. 770)

¹³ *Tel Quel* sera publié peu après *Les Mauvaises Pensées*. « Au mois de mai 1942 Gallimard publie *Tel Quel* [...] Il se contente de regrouper simplement d'anciens textes – *Choses tues*, *Moralités*, *Littérature*, et le *Cahier B 1910*. » (Michel JARRETY, ibidem, p. 1102)

¹⁴ Maurice BLANCHOT, *Chroniques du Journal des Débats*, op. cit., p. 272

Mettons à part les poèmes : « *Les pièces de caractère littéraire [...] sont marquées par la cohérence qu'appellent les lois de leur développement* ». Considérons « *les textes d'inspiration plus intellectuelle* », par exemple l'*Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci* : ils « *échappent autant qu'ils le peuvent à une organisation trop précisément calquée sur un ordre analytique ou dialectique*¹⁵. » Certes, ces textes commencent par obéir à une progression méthodique, mais « *presque toujours un moment vient où cette tranquille et sûre démarche semble peser à l'esprit qui la conduit, celui-ci s'arrête et bifurque, il se détache de la démonstration et se retourne vers lui-même ; il écarte l'objet qui le faisait attentif pour n'avoir d'attention qu'à cette attention*¹⁶. » Il préfère « *à l'ordonnance déterminée d'éléments en vue d'une fin la mise en jeu d'un nombre indéterminé de possibles à propos de cette fin. De là cette indifférence croissante pour tout texte démonstratif [...]. Aphorismes, formules, remarques, propos où l'esprit apparaît et meurt, incidents de la vie mentale, [...] la réunion de ces « détails » donnent à l'esprit une image plus fidèle à « l'essentiel » que les développements où il est sacrifié à ce qu'il veut dire*¹⁷. »

JOUBERT

Treize ans plus tard, dans une chronique de la NRF¹⁸ Blanchot consacra une étude à Joubert, Exceptionnellement, il ne rendait pas compte d'un ouvrage récent, ni d'un ouvrage récent sur un classique, mais de l'édition des *Carnets* de Joubert que la veuve d'André Beaunier avait publiée avant la guerre, en 1938. De cette publication émergerait une nouvelle image de Joubert, qui, d'ailleurs, le rapproche de Valéry : « *Il n'écrivit jamais un livre, Il se prépara seulement à en écrire un, cherchant avec résolution les conditions qui lui permettraient de l'écrire.* » Il aurait été, « *par là, l'un des premiers écrivains tout modernes, préférant le centre à la sphère, sacrifiant les résultats à la découverte de leurs conditions.* ¹⁹»

Mais cette vérité de Joubert serait restée dissimulée, à cause des premières éditions de ses écrits. C'est pourquoi Blanchot commence par dénoncer les recueils de ce que les éditeurs intitulerent les *Pensées* de Joubert qui les classent thématiquement, comme Port-Royal l'avait fait pour présenter les *Pensées* de Pascal. Et il loue l'édition d'André Beaunier qui restitue leur discontinuité et leur hétérogénéité : « *Les précédents éditeurs avaient groupé les réflexions de Joubert selon un ordre qui les faussait* ». Au contraire les *Carnets* révéleraient « *un tout autre Joubert parce qu'il leur a rendu leur caractère journalier, pensées redevenues quotidiennes qui touchent encore à la vie du jour [...]. Cette perspective change tout. Autant les nombreux recueils de Pensées de Joubert paraissent affirmer une sagesse précieuse, précautionneuse, mais indifférente, autant les Carnets tels qu'ils furent rédigés au cours de toute une vie et tels qu'ils sont restitués mêlés à ce hasard et à cette passion de la vie s'offrent*

¹⁵ Ibidem

¹⁶ Ibidem, p. 273-274

¹⁷ Ibidem, p. 273

¹⁸ Maurice BLANCHOT, « Joubert » & « Joubert et Mallarmé », *Nouvelle Revue française*, décembre 1955 janvier 1956, repris dans *Le Livre à venir*, Gallimard, 1959, sous le titre « Joubert et l'espace, 1. Auteur sans œuvre, écrivain sans écrit 2. Une première version de Mallarmé »

¹⁹ Maurice BLANCHOT, *Le Livre à venir*, op. cit., p. 76

*passionnément à la lecture, nous entraînent par leur mouvement hasardeux vers un but qui ne se découvre qu'à de rares moments, dans la brève déchirure d'une éclaircie.*²⁰ »

Blanchot s'attaque d'autre part à l'histoire littéraire qui classe Joubert avec Chamfort et Vauvenargues, qui en fait donc un auteur de maximes. Ainsi, après la publication des *Carnets*, Victor Giraud souhaitait la publication de Morceaux choisis tels que « Joubert prendra[it] alors définitivement place [...] tout à côté de Chamfort et de Rivarol, entre Vauvenargues et La Bruyère²¹. »²² Blanchot proteste contre ce qui lui paraît une grave confusion : « [Joubert ne] découvre [sa pensée que] peu à peu », « il [la perd et [l']obscurcit souvent et [...] il ne peut la maintenir plus tard qu'en la transformant en sagesse. C'est pourquoi il est si facile de le confondre avec l'un de ses faiseurs de maximes pour lesquels Nietzsche a aimé notre littérature²³. » Blanchot, lui, n'aime pas cette littérature et exprime son mépris des moralistes avec qui Joubert serait, d'après lui, confondu : « Joubert n'est ni Chamfort, ni Vauvenargues, ni La Rochefoucauld. Il ne fait pas de bons mots avec de courtes pensées. Il ne monnaie pas une philosophie. Il ne s'arroe pas, par des formules concises, ce pouvoir abrupt d'affirmer dont les moralistes hautains, sceptiques et amers, se servent pour rendre leur doute catégorique²⁴. »

PASCAL²⁵

Six mois plus tard, dans une chronique intitulée « La pensée tragique », Blanchot rendit compte du *Dieu caché* de Lucien Goldmann paru en 1954, un ouvrage qui se présentait comme une « étude de la vision tragique dans les *Pensées* de Pascal et le théâtre de Racine ».

Blanchot examine uniquement l'interprétation que Goldmann propose de la pensée de Pascal. En deux mots : « *L'homme du monde vit dans les nuances, les degrés, le clair obscur, l'enchantement confus ou la médiocrité indécise : le milieu. L'homme tragique vit dans la tension extrême entre les contraires, remonte du oui et non confusément mêlé au oui et non clairs et clairement maintenus dans leur opposition.* » Par exemple, « [Pascal] ne voit pas l'homme comme un mélange passable de moyennes qualités et d'honnêtes défauts, mais comme une insoutenable rencontre d'extrême grandeur et d'extrême misère²⁶ »

Or, dans un chapitre de son ouvrage²⁷, Goldmann avait soutenu que le paradoxe et le fragment constituaient la forme littéraire adéquate à ce qu'il avait défini comme la pensée tragique

²⁰ Ibidem, p. 77-78

²¹ Victor GIRAUD, « Joubert inconnu », *Revue des deux Mondes*, 18 mars 1939, cité par Rémy Tissonneau, Introduction aux *Pensées* de Joubert, José Corti, 1989

²² Les *Pensées* de JOUBERT, choix et préface de Mgr Grente, Maison de la Bonne Presse, 1941 Joseph Joubert, *Pensées, jugements et notations, anthologie critique* établie par Rémy Tissonneau, José Corti, 1989

²³ Maurice BLANCHOT, *Le Livre à venir*, op. cit., p. 76-77

²⁴ Ibidem, p. 77

²⁵ Cf. François BRÉMONDY « Pascal fut-il un penseur dialectique ? » Dans *Blanchot et la philosophie*

²⁶ Maurice BLANCHOT, « La pensée tragique », *Nouvelle Revue Française*, 1955, repris dans *L'Entretien infini*, p. 141-142

²⁷ Lucien GOLDMANN, *Le Dieu caché*, Gallimard, 1955, chapitre IX « Le paradoxe et le fragment »

Dans la dernière note de sa recension, Blanchot expose cette idée de Goldmann: « *Quelle forme conviendrait à la pensée tragique ? Une forme paradoxale, dit Lucien Goldmann, et une expression qui ne trouve sa convenance que dans le fragment*²⁸. » - c'est Blanchot qui souligne.

D'abord le paradoxe : « *cela veut dire que [cette pensée] porte toujours à l'extrême les affirmations contraires, qu'il lui faut maintenir ensemble* »

Ensuite « *le fragment ; pour Goldmann, si les Pensées sont demeurées des pensées, c'est que le fragment est la seule forme d'expression convenant à un ouvrage paradoxal, affirmant que l'homme est un être paradoxal, et ne rencontrant la vérité que dans l'obscurité d'un mystère qui est paradoxe.* » Goldmann en tire la conclusion que « chercher le vrai plan des Pensées est] une entreprise antipascalienne par excellence. » Blanchot l'approuve : « *Il est bien vrai qu'on ne saurait lire ce livre sans être gêné par tout plan logique, et sans reconnaître pour essentielle la découpe abrupte de ses parties, sans rapport mais fortement liées en cette absence de rapport qui n'est jamais désordre*²⁹. »

Cette conception détermine la proposition que la *Revue internationale* (qu'en 1960 il tente de fonder) soit « *faite de fragments (non d'articles).* »³⁰ Il imagine une rubrique intitulée « Le Cours des choses » dont le sens devait être révélé par cette forme fragmentaire : « *Le choix délibéré du fragment [...] [est] l'affirmation, que le sens, l'intégralité du sens, ne saurait être immédiatement en nous mais qu'elle est encore devenir et à venir en question*³¹. » On retrouve ici l'affirmation de l'impossibilité de la synthèse qui caractérisait la pensée tragique telle que la concevait Goldmann : une pensée qui « se sépare de la pensée dialectique parce qu'affirmant la valeur unique et exclusive de la synthèse, elle nie toute possibilité [...] de l'approcher. » Blanchot récrit cela dans le style qui est le sien : « *Ce que cherche [la pensée tragique], c'est l'accomplissement de la synthèse qu'elle affirme absolument, mais comme absolument absente.* »

SIMONE WEIL

L'année suivante Blanchot consacra une longue étude à la pensée de Simone Weil³².

C'était d'abord l'actualité. En 1947 Gustave Thibon avait tiré des papiers de Simone Weil des pensées rassemblées sous le titre de *La Pesanteur et la Grâce. Les Cahiers I, II et III* avaient été publiés intégralement en 1951, 1953 et 1956 chez Plon. La plus grande partie de leur contenu avait été aussi publiée chez Gallimard sous le titre de *La Connaissance surnaturelle* et *Ecrits de Londres* parus en 1950. « Il va de soi qu'aucun de ces textes n'était destiné tel quel à la publication³³ »

²⁸ Maurice BLANCHOT, *L'Entretien infini*, op. cit., p. 152

²⁹ Ibidem, p. 152

³⁰ Maurice BLANCHOT, *Ecrits politiques 1953-1993*, Gallimard, collection « Les Cahiers de la NRF », 2008, III *Projet de Revue internationale*, V. « Cours des choses », p. 112

³¹ Maurice BLANCHOT, *Revue Lignes 03*, octobre 2000, p. 132

³² Maurice BLANCHOT, « Simone Weil et la certitude », *Nouvelle Revue française*, n°55, juillet 1957, repris dans *L'Entretien infini* sous le titre : « L'affirmation (le désir, le malheur) »

³³ Note de l'éditeur de Simone WEIL, *La Connaissance surnaturelle*, Gallimard, collection « Espoir », 1950, p. 7

Néanmoins Blanchot ne s'intéressa qu'à ces écrits : il jugea qu'« à l'exception de quelques textes écrits avant son départ de France, il semble qu'elle soit le plus complètement elle-même dans les fragments et les courtes pensées³⁴... »

Il n'apprécia pas *L'Enracinement* : « Quelquefois [...] par exemple dans *L'Enracinement*, [...] – l'affirmation se raidit et se durcit jusqu'à devenir un pouvoir vide : la certitude, alors, descend pour nous contraindre sans nous persuader, au lieu de demeurer dans son ciel inaccessible, et ainsi commence l'intolérance de l'esprit³⁵. » Il n'apprécia pas non plus ce qu'il appelle des « écrits de circonstance » - c'est-à-dire ses essais complètement rédigés – lesquels, d'après lui, « ont reçu de ces circonstances leur orientation provisoire³⁶... »

Pourquoi Blanchot privilégie-t-il ces fragments ? Il ne le dit pas explicitement mais d'une part il constate que Simone Weil s'exprime par des fragments et d'autre part il croit constater que les pensées exprimées dans ces fragments sont contradictoires. « Il y a réponse, et puis réponse, encore, et puis à nouveau réponse, souvent ces réponses ne coïncident pas et même se contrarient (de là le malaise de bien des lecteurs³⁷) mais elle les laisse telles quelles, sans paraître renoncer à aucune et encore moins les accorder³⁸. » La note sur Pascal suggère que d'après lui cette forme fragmentaire convient à l'expression d'une pensée qui veut maintenir ensemble des affirmations contradictoires. Ce qui est vrai pour Pascal ne doit pas l'être moins pour Simone Weil..

C'est donc surtout une nécessité personnelle qui dicta à Blanchot cette recension. De fait, plusieurs passages de la section finale de son commentaire qui concerne l'attention³⁹ sont presque textuellement repris dans *L'Attente l'Oubli* et en constituent des « fragments » En voici quelques exemples, et la source de ces fragments peut contribuer à les éclairer :

L'Attente l'Oubli : « L'attention attend. Il ne sait pas si cette attente est la sienne, séparée de lui et attendant hors de lui Il demeure seulement avec elle. -. ... »⁴⁰

³⁴ Maurice BLANCHOT, *L'Entretien infini*, op. cit., p. 155 n. 1. L'ami de Simone Weil Louis Bercher était d'un avis contraire : « « Rien de ce que l'on publie maintenant sous son nom n'était destiné à la publication. Comparez aux véritables publications de Simone les publications actuelles. La différence est frappante : d'un côté, auteur de rédaction extrêmement dense, de grande logique, de construction qui tient. De l'autre, rédaction lâche, pas de liaison des idées, dispersion des parties (ex. *L'Enracinement*, qui est indigne de Simone, comme construction). On n'oserait même pas soutenir que ces écrits posthumes ont été la préparation d'une rédaction future. » (Louis BERCHER, « Un témoignage en forme de notes », 2, *Cahiers Simone Weil*, juin 1986, p. 130, note 7)

³⁵ Ibidem, p. 156-157. Il développe une pensée diamétralement opposée à celle qu'indique le titre de l'ouvrage de Simone Weil, en opposant le judaïsme (tel qu'il le conçoit) au « paganisme » : « Exigence d'arrachement, affirmation de la vérité nomade. C'est par là que [le judaïsme] tranche sur le paganisme (sur tout paganisme) ; être païen, c'est se fixer, se ficher en terre en quelque sorte, s'établir par un pacte avec la permanence qui autorise le séjour et que certifie la certitude du sol. » (*L'Entretien infini*, op. cit., p. 183)

³⁶ Ibidem, p. 155

³⁷ « Les écrits de Simone Weil, leur émiettement [...] permettent de lui attribuer ou de lui retirer une partie de ce qu'elle a dit, sans trop de mauvaise foi. »

³⁸ Ibidem, p. 156

³⁹ Cf. *L'Entretien infini*, p. 176-179

⁴⁰ Maurice BLANCHOT, *L'Attente l'Oubli*, op. cit., p. 47

Cf. « Simone Weil et la certitude » : « L'attention est impersonnelle. Dans l'attention, ce n'est pas moi qui suis attentif, mais [...] l'attention m'a toujours détaché de moi et me rend libre pour l'attention que je deviens pendant un instant. ⁴¹»

L'Attente L'Oubli : « L'attente seule donne l'attention. Le temps vide, sans projet, est l'attente qui donne l'attention. »⁴²

Cf. « Simone Weil et la certitude » : « Le malheur a rapport au temps. Par le malheur, nous endurons le temps « pur », sans événement, sans projet et sans possibilité [...] L'attention est ce même rapport au temps L'attention est l'attente... »⁴³

L'Attente L'Oubli : « L'attention est désœuvrée et inhabitée. Vide, elle est la clarté du vide. »⁴⁴

Cf. « Simone Weil et la certitude » : « L'attention moyenne et personnelle organise autour de l'objet d'attention tout ce que l'on sait et tout ce que l'on voit, tout le paysage intérieur et extérieur, lequel semble sortir de l'objet, s'enrichissant de lui et l'enrichissant. L'attention est donc moyenne et elle reste un moyen. L'autre attention est comme désœuvrée et inoccupée. Elle est toujours vide et elle est la clarté du vide. »⁴⁵

L'Attente l'Oubli : « L'attention que l'attente rassemble en lui n'est pas destinée à obtenir la réalisation de ce qu'il attend mais à laisser s'écarter par la seule attente toutes les choses réalisables, approche de l'irréalisable. – L'attente seule donne l'attention. Le temps vide, sans projet, est l'attente qui donne l'attention... »⁴⁶

Cf. « Simone Weil et la certitude » : « L'attention est l'attente : non pas l'effort, l'attention, la mobilisation du savoir autour de quelque chose dont on se préoccuperait. L'attention attend. Elle attend sans précipitation, en laissant vide ce qui est vide et en évitant que notre hâte, notre désir impatient et, plus encore, notre horreur du vide ne la comblent prématurément. »⁴⁷

L'Attente L'Oubli : « Le mystère est le centre de l'attention, lorsque l'attention, étant égale et l'égalité parfaite d'elle-même, est l'absence de tout centre. »⁴⁸

Cf. « Simone Weil et la certitude » : « Dans l'attention impersonnelle disparaît le centre d'attention, le point central autour duquel se distribuent la perspective, la vue et l'ordre de ce qui est à voir intérieurement et extérieurement. » « ... l'essence du mystère est d'être toujours

⁴¹ Maurice BLANCHOT, *L'Entretien infini*, op. cit., p. 176.

⁴² Maurice BLANCHOT, *L'Attente L'Oubli*, op. cit., p. 47

⁴³ Maurice Blanchot, *L'Entretien infini*, op. cit., p. 176

⁴⁴ Maurice BLANCHOT, *L'Attente L'Oubli*, op. cit., p. 45

⁴⁵ Maurice BLANCHOT, *L'Entretien infini*, op. cit., p. 176-177

⁴⁶ Maurice BLANCHOT, *L'Attente L'Oubli*, op. cit., p. 47

⁴⁷ Maurice BLANCHOT, *L'Entretien infini*, op. cit., p. 176.

⁴⁸ Maurice BLANCHOT, *L'Attente L'Oubli*, op. cit., p. 45

en-deçà de l'attention lorsque celle-ci, étant égale et l'égalité parfaite d'elle-même, est l'absence de tout centre : donc, hors de toute régularité. »⁴⁹

L'Attente l'Oubli : « Le mystère n'est rien, pas même en tant que rien mystérieux. »⁵⁰

Cf. « Simone Weil et la certitude » : « Si on évoque cette pensée qui ne se laisse pas penser et qui est toujours réservée par la pensée et comme une non-pensée en elle, si on l'appelle mystère (mais le mystère n'est rien, même en tant que rien mystérieux), on pourra dire que l'essence du mystère est d'être toujours en-deçà d l'attention. »⁵¹

L'Attente L'Oubli : « L'attention, accueil de ce qui échappe à l'attention, ouverture sur l'inattendu, attente qui est l'inattendu de toute attente. »⁵²

Cf. « Simone Weil et la certitude » : « L'attention est l'accueil de ce qui échappe à l'attention, ouvert sur l'inattendu, attente qui est l'inattendu de toute attente. »⁵³

Blanchot reconnaît que « *Simone Weil ne s'exprime pas tout à fait ainsi. Mais [il] ne croit pas déformer sa pensée en [se] servant de ce langage. Voici ce qu'elle écrit : « L'attention consiste à suspendre sa pensée, à la laisser disponible, vide et pénétrable à l'objet. A maintenir en soi-même à proximité de la pensée, mais à un niveau inférieur et sans contact avec elle, les diverses connaissances acquises qu'on est forcé d'utiliser. Et surtout la pensée doit être vide, en attente, ne rien chercher... »⁵⁴*

NIETZSCHE

Ce ne l'est pas moins pour Nietzsche. Dans « Nietzsche aujourd'hui », une chronique d'août 1958, Blanchot rendit compte de la nouvelle édition des œuvres de Nietzsche qu'en Allemagne Karl Schlechta venait de publier en 1956⁵⁵. Il loua ce dernier d'avoir démontré la falsification qui était à la base de l'édition de *La Volonté de Puissance* ? « La] préoccupation [sa sœur] était de faire de Nietzsche un vrai philosophe au sens courant et d'enrichir son œuvre d'un ouvrage central où seraient venues prendre place, dans une organisation systématique, toutes ses affirmations positives. Comme cet ouvrage n'existait pas, elle se servit d'un titre et d'un plan – choisi parmi es dizaines d'autres, et dans ce cadre, pria ses collaborateurs de déverser, pour ainsi dire au hasard, la masse des notes posthumes⁵⁶. » Bref,

⁴⁹ Maurice BLANCHOT, *L'Entretien infini*, op. cit., p. 176

⁵⁰ Maurice BLANCHOT, *L'Attente L'Oubli*, op. cit., p. 44-45

⁵¹ Maurice BLANCHOT, *L'Entretien infini*, op. cit., p. 177

⁵² Ibidem

⁵³ Ibidem, p. 177

⁵⁴ Ibidem

⁵⁵ Friedrich NIETZSCHE, *Werke in drei banden*, Munich, Carl Hauser, 1956

⁵⁶ Maurice BLANCHOT, *L'Entretien infini*, op. cit., p. 203

« nous sommes en présence de notes fortuites dont personne n'a le droit de faire un ensemble. » Par conséquent « la seule méthode de présentation honnête consiste à supprimer l'ordonnance systématique inventée par les précédents éditeurs et à revenir à la situation des manuscrits en suivant l'ordre des manuscrits. » Blanchot loue donc Schlechta de l'avoir fait, comme il avait loué Beaunier de supprimer les classifications thématiques des *Pensées* de Joubert.

Mais comment cette falsification a-t-elle été possible ? Blanchot l'explique par « ce préjugé, qui veut qu'il n'y ait pas de grand philosophe sans une grande œuvre systématique⁵⁷. » « [Elizabeth Foerster-Nietzsche eût voulu trouver [la pensée de son frère] exprimée dans un bon ouvrage solide plutôt que dans ces livres rendus frivoles à ses yeux rendu frivoles à ses yeux par leur forme trop littéraire. » A vrai dire, et c'est l'excuse de sa sœur, « Nietzsche [lui-même] a, parfois, lui aussi, cédé au préjugé commun et comme s'il avait souffert de cette nature aphoristique qui était l'une de ses originalités essentielles, semble avoir été tenté, dans les années où il voulait se faire mieux entendre, de s'exprimer dans un langage plus traditionnel et dans une forme systématique⁵⁸. »

Bien plus, c'est d'après Blanchot la forme de cet ouvrage qui aurait fait le succès de la pensée de Nietzsche – « c'est précisément parce que [cet ouvrage n'était pas de Nietzsche] qu'il a conduit au succès des affirmations que la forme plus grossière rendaient plus accessibles. »

Slechta. avait d'autre part déclaré « prendre au sérieux [le] mode d'expression spécifique [de l'auteur d'*Humain trop humain*⁵⁹]. » Blanchot l'approuve : « *La manière de penser et d'écrire de Nietzsche [a été] essentiellement aphoristique*⁶⁰ »,

⁵⁷ Ibidem, p. 203-204

⁵⁸ Ibidem, p. 205

⁵⁹ Schlechta s'oppose ici au point de vue d'un de ses critiques, Pannwitz : « Sur la forme littéraire, et plus que littéraire, donnée par Nietzsche à l'aphorisme en tant que mode de pensée, on ne peut pas plus discuter avec Pannwitz que sur tout le reste [...] Prenant au sérieux dans sa totalité le Nietzsche réel, je prends donc au sérieux son mode d'expression spécifique. La vertu formelle de Nietzsche se réduit pour Pannwitz à une nécessité parce qu'il est obsédé par un « ouvrage capital » imaginaire conçu comme une « forme fermée. Cette forme qui n'existe pas est pourtant pour lui [...] la vraie », à savoir « une forme différente et fermée. » Mais comme visiblement elle n'est pas présente dans les œuvres authentiques à partir d'*Humain trop Humain*, et que l'ouvrage capital « fermé » l'a été visiblement [...] par d'autres, l'œuvre de Nietzsche doit alors devenir « une philosophie qui lutte pour trouver son moyen d'expression » et « Nietzsche doit avoir été physiquement incapable de lui trouver une forme adéquate ». [Mais] si l'on a, comme Nietzsche, des idées concrètes, c'est-à-dire un réel message à communiquer, on ne « lutte » pas, on possède sa forme parce que l'on possède son sujet. » (Karl Schlechta, *Der Fall Nietzsche*, 1958, trad. fr. *Le Cas Nietzsche*, Gallimard, 1960, p. 128-129)

⁶⁰ Maurice BLANCHOT, « Nietzsche aujourd'hui », *Nouvelle Revue française*, n° 68, août 1958, p. 288

Mais en quoi la forme aphoristique des ouvrages de Nietzsche est-elle « essentielle » ? Est-ce qu'elle conviendrait à sa pensée, comme le pensent certains de ses interprètes actuels⁶¹ ? Blanchot ne le dit pas.

Cependant, il dit de cette pensée ce qu'il a dit de celle de Pascal et de celle de Simone Weil : elle serait fondamentalement contradictoire, plus exactement elle assumerait la contradiction. Il invoque à ce sujet l'autorité de Karl Jaspers⁶² : « Se contredire est le mouvement essentiel de sa pensée : chaque fois qu'elle affirme, l'affirmation doit être mise en rapport avec l'affirmation opposée ; le point décisif de toutes ses certitudes passe par la contestation⁶³, » « Maintenir l'exigence du tout qui est constamment présent, bien que constamment dissous par les contradictions. Ne jamais concevoir ce tout comme un système, mais comme une question et comme l'élan de la recherche dans l'élan du vrai, unie à la critique de tout ce qui a pu être acquis au cours de la recherche⁶⁴ »

Mais contre toute attente, Blanchot ne met pas cette « dialectique » en rapport avec l'expression aphoristique de Nietzsche.

DISCUSSION

⁶¹ « La majeure partie de son œuvre se présente sous forme fragmentaire, aphoristique [...] Or d'aucuns ont voulu voir dans les aphorismes de Nietzsche, dans le « décousu fiévreux » (Jean-Edouard SPENLÉ *La Pensée allemande de Luther à Nietzsche*, Armand Colin, 1967) de sa pensée la conséquence malheureuse de problèmes oculaires l'obligeant à « griffonner à la hâte sans ordre, de brèves notes au cours de ses promenades. Daniel Halévy écrit dans son *Nietzsche* : « La maladie le brise, lui interdit tout travail suivi » (Daniel HALÉVY, *Nietzsche*, Grasset, 1944, rééd. 1977, p. 262) Néanmoins il semble que ces facteurs contingents, bien que réels (voir Granier) ne suffisent pas – comme d'ailleurs dans le cas de Pascal à qui une mort précoce aurait interdit la mise en ordre de son œuvre – a rendu compte de la structure éclatée des fragments nietzschéens [...] En témoigne cette mise en garde de Nietzsche dans un aphorisme *Humain trop humain* : Contre les Myopes : « Cà, vous figurez-vous donc avoir forcément affaire à une à une œuvre fragmentaire parce qu'on vous la présente (et ne peut que vous la présenter comme fragmentaire. » Une telle indication doit nous inciter à appréhender le discours aphoristique chez Nietzsche comme un symptôme, c'est-à-dire comme la forme nécessaire d'un certain type de philosopher, renvoyant à une conception spécifique de l'être, de la connaissance et de la vérité... » (Yannick BEAUBATIE, *Le Nihilisme et la Morale de Nietzsche*, Larousse 1994 p. 58-59) « Nietzsche renonce donc aux facilités de l'exposé démonstratif et critique dont le caractère totalisant occulte la genèse perspectiviste du discours » (p. 68) Cf. Georges MONCRIOL « Le discours nomade de Pascal à Nietzsche », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, janvier mars 1982) A vrai dire, l'aphorisme contre les myopes ne semble pas conduire à cette conclusion puisque d'après cet aphorisme une œuvre « en fragments » n'implique pas qu'on a affaire à une « œuvre œuvre fragmentaire ».

⁶² « Toutes les déclarations de Nietzsche semblent niées par d'autres qui viennent aussi de lui. L'auto-contradiction est le trait fondamental de la pensée de Nietzsche. On peut, chez lui, presque toujours trouver une appréciation et son opposé. Il semble qu'il ait sur toute chose deux opinions. » C'est pourquoi « la plupart des partis pourraient en appeler à Nietzsche : athées et croyants, conservateurs et révolutionnaires, révolutionnaires, socialistes et individualistes, scientifiques et férus de méthode et mystiques, hommes politiques et apôtres, le libre penseur et le fanatique. Il en est résulté bien des choses : Nietzsche serait confus, il s'abandonnait au plaisir de son inspiration ; il ne vaudrait pas la peine de prendre au sérieux ce bavardage sans unité. » « Cependant il ne s'agit pas de contradictions qui sont l'effet du hasard. Il se pourrait que les alternatives qui font apparaître la contradiction [...] soient elles-mêmes des simplifications erronées de ce qui est réellement. Si l'entendement ne dépasse pas les premiers plans de l'être, ce dernier doit peut-être apparaître comme contradictoire lorsque la pensée purement rationnelle le cherche sur ce premier plan seul accessible au vrai [...] La contradiction apparaissant alors viendrait de la chose ; ce serait une contradiction nécessaire, un signe non de ce que la pensée est fautive, mais vraie. » (Karl JASPERS, *Nietzsche, introduction à sa philosophie*, Gallimard, 1950, p. 18-19)

⁶³ Maurice BLANCHOT, *L'Entretien infini*, op. cit., p. 290

⁶⁴ Ibidem, p. 291. Blanchot invoque aussi l'autorité de Georg Lukács : « Lukács a montré qu'un de ses grands mérites, c'est, en penseur de haut rang, de n'avoir pas atténué les oppositions tranchantes et d'avoir conduit jusqu'à la vérité du paradoxe les contradictions de son temps » (p. 294)

Je pense qu'il faut distinguer le cas des écrivains qui ne s'expriment, essentiellement, que par des fragments, et celui de ceux chez qui le fragment n'est qu'accidentel - on publie les brouillons d'un mort qui, s'il avait survécu, aurait rédigé un texte continu.

Joubert, Nietzsche, Valéry me semblent relever du premier cas.

Joubert en effet n'a rien écrit d'autre que des « pensées, des jugements et des notations⁶⁵ »

Valéry, à partir d'une certaine époque, n'a rien écrit en prose que ses *Cahiers*. Et à part des pièces de circonstances, il a publié plusieurs recueils de fragments tirés de ses *Cahiers*.

De même Nietzsche, à partir d'*Humain trop humain*, n'a publié que des recueils de fragments, à l'exception, et encore, d'*Ainsi parlait Zarathoustra* et de la *Généalogie de la Morale*. « M. Schlechta a écrit là-dessus les remarques les plus justes : Nietzsche avait une plénitude presque infinie d'idées précisées, éparées et rigoureusement formulables, dont chacune, à la manière d'un petit organisme, était vivante. L'unité très lâche de toutes ses pensées était la secrète intention d'ensemble qui, en Nietzsche seul, restait toujours présente⁶⁶... »

L'écriture fragmentaire de Blanchot ne relève pas, me semble-t-il, de ce type, parce que l'un des traits caractéristiques des fragments de Joubert, de Valéry et de Nietzsche est la diversité des sujets⁶⁷, leur hétérogénéité. Le texte de Blanchot est au contraire on ne peut plus homogène.

Paradoxalement, les modèles de l'écriture fragmentaire de Blanchot - les *Pensées* de Pascal et certaines pensées de Simone Weil - sont des textes qui, contrairement à ce qu'il croit, ne sont des fragments que par accident.

Les *Pensées* de Pascal⁶⁸

Pascal Quignard, dans un essai où il exprime sa *Gêne technique à l'égard du Fragment*, a vivement contesté l'idée de Blanchot d'après laquelle les *Pensées* de Pascal n'étaient pas fragmentaires par accident : « Je suis loin de penser qu'on puisse soutenir avec beaucoup de jugement, comme le fit Maurice Blanchot que Pascal impose l'idée de fragment comme cohérence ». A la mort seule sont imputables les apparences fragmentaires de sa pensée⁶⁹ »

On ne peut d'ailleurs qu'être étonné devant une idée contraire à tant de faits.

⁶⁵ Cf. Joseph JOUBERT, *Pensées, jugements et notations, anthologie critique*, op. cit.

⁶⁶ Autre sens de l'aphorisme « ce qui fait mouche » Cf SCHLECHTA : « Si l'on compare les livres aphorismes et les sentences des moralistes français avec l'œuvre de notre philosophe dans sa *Morale*, on y trouve peu de chose capable d'égaliser leurs aperçus directs qui font mouche » (*Le Cas Nietzsche*, op. cit., p. 17-18)

⁶⁷ C'est ainsi que La Rochefoucauld justifie un certain désordre de ses réflexions : « Pour ce qui est de l'ordre de ces réflexions, on n'aura pas de peine à juger que comme elles sont toutes sur des matières différentes, il était difficile d'y en observer... » (LA ROCHEFOUCAULD, *Réflexions ou Sentences et Maximes morales*, 1665, « Le Libraire au lecteur) Le désordre est aussi voulu : « ... Et bien qu'il y en ait plusieurs sur le même sujet, on n'a pas cru devoir les mettre toujours de suite, de crainte d'ennuyer le lecteur »

⁶⁸ Cf. François BRÉMONDY, « Apologie de l'édition de Francis Kaplan », dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, janvier-mars 2009, « Les *Pensées* de Pascal : interprètes et éditeurs en débat »

⁶⁹Pascal QUIGNARD, *Sur une Gêne technique à l'égard du Fragment*, Galilée, 1986, p. 46.

Une section entière de l'édition Brunschvicg des *Pensées* réunit des brouillons de ce qui aurait dû devenir la Dix-Huitième Provinciale. Dès lors pourquoi ne pas admettre que les autres pensées sont les brouillons de ce qui aurait dû devenir des chapitres de l'Apologie ?

Il suffit de les lire pour constater que certains textes des *Pensées* sont très longs, et s'interrompent au milieu d'une phrase – par exemple la célèbre pensée des deux infinis : ces interruptions ne sont évidemment pas volontaires

D'autre part tous ses éditeurs ont pu remarquer que la première partie de l'Apologie, celle qui concerne la « Misère de l'homme sans Dieu », a pu être rédigée à peu près en entier, tandis que la seconde est beaucoup plus fragmentaire, ce qui prouve que Pascal avait commencé de rédiger son Apologie et de la rédiger dans une forme continue.

Enfin plusieurs fragments attestent que Pascal avait l'intention de la rédiger sous forme de lettres, analogues aux *Lettres Provinciales* : « Lettre pour porter à rechercher Dieu. » « Dans la Lettre sur l'Injustice peut venir la plaisanterie des aînés qui ont tout. » D'autres fragments témoignent qu'il envisageait une série de chapitres : « Il faut mettre au chapitre des Fondements ce qui est en celui des Figuratifs touchant la cause des figures. » Pascal a donc hésité sur la forme qu'il donnerait à son Apologie, mais il n'a hésité qu'entre la forme de la Lettre et celle du Traité, et il y a beaucoup de raisons de penser qu'il n'a jamais envisagé la forme du fragment.

Par ailleurs il faut accorder à Quignard qu'on ne voit pas comment « l'absence de rapport » pourrait « n'être jamais désordre ». Quel est enfin le plan logique qui a pu gêner Blanchot ? On peut supposer que c'est l'édition des *Pensées* que Jacques Chevalier venait de publier dans la Bibliothèque de la Pleïade où il s'était efforcé de suivre le plan jadis proposé par Filleau de la Chaise, qui l'aurait tenu de Pascal lui-même, puisqu'il avait assisté à une conférence où celui-ci aurait exposé son « dessein ». On pourrait alors comprendre que Blanchot ait été gêné par les nombreux illogismes de ce plan. Mais en réalité c'est selon lui tout plan, quel qu'il soit, qui serait insatisfaisant, et au cours de l'étude il déclare incidemment que « l'ordre [qui aurait pu être celui des *Pensées*] est [...] peut-être impensable. » Cependant, c'est plutôt l'absence de tout ordre qui est impensable. Car comme le reconnut Goldmann lui-même, « il est matériellement impossible d'éviter un certain ordre de fait » et il est évident que les différents ordres de fait ne sont pas d'égale valeur. Personne n'a eu l'idée d'éditer les pensées dans un ordre totalement arbitraire, en allant, par exemple, de la pensée la plus courte à la pensée la plus longue

Bien plus, Goldmann crut devoir reconnaître, avec Zacharie Tourneur, Paul-Louis Couchoud et Louis Lafuma que la copie qui nous reste des *Pensées* représenterait l'ordre des liasses dans lesquelles Pascal, d'après son neveu, classait ses papiers, et constituerait par conséquent « un classement des fragments fait par Pascal lui-même à un certain moment de sa vie », classement d'ailleurs interrompu.

Or c'est dans l'édition Lafuma que Blanchot, en 1955, lisait les *Pensées*, et c'est à elle qu'il renvoyait.

L'énigme de cette « absence de rapport qui n'est jamais désordre » semble donc pouvoir être résolue : « l'absence de rapport » serait celle des fragments rassemblés dans les liasses sans rapport de continuité les uns avec les autres, l'absence de « désordre » s'expliquerait par le fait que les fragments d'une même liasse semblent tous traiter le même sujet. Car, comme l'a pensé Léon Brunschvicg et comme Quignard l'a rappelé, ce classement de la copie ne fut pas opéré par Pascal lui-même mais par les éditeurs de Port-Royal : ils tentèrent d'effectuer un classement et y renoncèrent ensuite. On comprend alors que Blanchot ait eu l'impression que

les Pensées soient « essentiellement recherche d'un ordre et exigence d'ordre », et aussi qu'il ait éprouvé un doute à ce sujet, puisqu'il écrit que « *l'édition Lafuma nous restitue [...] le classement des liasses et des dossiers où Pascal classait provisoirement son travail.* »

Les Cahiers de Simone Weil

Quant à Simone Weil, ce sont sans aucun doute les circonstances de la guerre qui expliquent qu'elle n'ait pas publié les essais dont ses *Cahiers* sont parfois les notes préparatoires. Rappelons qu'elle a écrit plusieurs essais : « *L'Iliade ou le Poème de la Force* », qui a failli paraître dans la *Nouvelle Revue française*, « Les Trois Fils de Noé », etc. Dans ce dernier essai, un paragraphe sur « les Juifs, poison du déracinement » reprend un fragment isolé des *Cahiers*⁷⁰

Blanchot répondrait, à juste titre, que « le livre qu'elle projetait et dont le bref récit mystique, intitulé « Prologue », aurait constitué le début, eût été, semble-t-il, un livre de pensées [fragmentaires]. »⁷¹ (« Commencement du livre (le livre qui contiendrait ces pensées et beaucoup d'autres). - Il entra dans ma chambre... [...] Suit une masse non ordonnée de fragments) »⁷²

Cependant, admettons que Simone Weil ait eu l'intention de publier des fragments. Croira-t-on qu'elle eût alors laissé « telles quelles » ses différentes réponses aux questions qu'elle se posait ? Il me semble naturel, lorsqu'on se pose une question, d'hésiter entre plusieurs réponses, et lorsqu'on écrit pour soi, on n'a aucune raison de tenter d'accorder les réponses différentes entre lesquelles on hésite. Or Simone Weil écrivait ses *Cahiers* pour elle-même. Il n'y a donc aucune raison de lui attribuer une pensée plus ou moins proche de ce que Blanchot appelle « la pensée tragique ».

CONCLUSION

Blanchot s'est manifestement trompé, mais cette erreur témoigne de la puissance de l'idée qui s'est emparée de son esprit. :

L'existence de ce que les psychologues appellent une projection me semble évidente dans deux textes .

Dans un essai de 1964 sur la « parole de fragment » de René Char, il attribue à l'auteur de *la Parole en Archipel*, contre toute vraisemblance, le dépassement de la pensée tragique de Pascal : « *Ce qu'il nous appelle à dépasser, c'est le faux bonheur de l'ambiguïté scintillante, puis à dépasser le tourment de la contrariété qui oppose termes à termes, mais non pas pour en venir à la totalité où le pour et le contre se réconcilient ou se fonde, mais pour nous rendre*

⁷⁰ Simone WEIL, *Cahiers III*, Plon p. 240 sq cf. « Les Trois fils de Noé ... », dans Simone WEIL, *Attente de Dieu*, éditions de la Colombe, 1950, p. 231-232

⁷¹ « Les deux pages du Prologue se trouvaient détachées au milieu d'un cahier, sans rapport direct avec les notes prises à cet endroit » (Note de l'éditeur de Simone WEIL, *La Connaissance surnaturelle*, op. cit., p. 7-8)

⁷² Le fac similé du « Prologue » figure dans *La Vie de Simone Weil* de Simone Pétrement, t. 2 entre la page 416 et 417

responsable de l'irréductible Différence⁷³. » Manifestement, c'est son propre parcours que Blanchot décrit.

Il semble qu'il se définisse aussi lui-même dans un texte de 1958 où il fait allusion à Simone Weil. En effet, dans son essai sur celle-ci, il avait noté que « *ce qui surprend, dans [ce] discours [de Simone Weil], parmi bien d'autres traits, c'[était] la qualité de l'affirmation [...] dans ses notes, ses questions sont rares, les doutes sont presque inconnus. [...] Il semble qu'elle se réponde d'abord, comme si la réponse était toujours première⁷⁴...* » Un instant Blanchot évoque la possibilité que Simone Weil ait reçu d'Alain « *cette façon de penser et de cheminer [...] en affirmant et en se tenant fermement et sans fléchir à ce mouvement de l'affirmation⁷⁵...* » Or, un an plus tard, dans « L'étrange et l'étranger », Blanchot évoque à nouveau « *l'affirmation d'Alain* », cette « *décision abrupte [...] qui rompt aussitôt⁷⁶...* » Il forme alors l'idée « *d'un écrivain en qui l'affirmation et l'interrogation seraient essentiellement unies* ». Comment est-ce possible ? « *Apparemment il ne fait rien qu'affirmer, cette affirmation ne se développe pas en un progrès logique, elle refuse même ce développement cohérent, chaque affirmation est comme posée l'une à côté de l'autre [.] Mais l'ensemble tourne autour d'un même point...* » Il me semble que l'idée que Blanchot se forme de cet écrivain est proche de celle qu'il se fait de Simone Weil. Ce qui indique qu'il pense à elle, c'est qu'il évoque aussitôt la pensée mystique – pour s'en séparer : « *Une doctrine sera dite mystique si elle prétend que ce point central [...] de la pensée peut être atteint par une expérience immédiate ou directe.* » Et du coup, me semble-t-il, il définit par opposition sa propre pensée, son cheminement à lui : « *La pensée est fondamentalement opposée à une telle expérience, qui n'a pas de valeur pour elle. La pensée est elle-même et pour elle-même, et le point central ne peut jamais être trouvé à la manière d'un trésor...* »

Quoi qu'il en soit de cette différence, Blanchot me semble définir l'écrivain fragmentaire qu'il va devenir lorsqu'il dit de l'écrivain qu'il imagine qu'il ne fait rien qu'affirmer, qu'il refuse tout développement logique, mais que ces affirmations successives tournent autour d'un même point qu'il ne peut affirmer : « *[Sa] pensée serait affirmative, si elle pouvait affirmer ce point central [...] mais elle ne peut que tourner autour de ce qu'elle n'affirme pas, et surtout elle le meut et le change par les variations nécessaires de son questionnement...* ». Je ne puis pas ne pas reconnaître que si suggestive qu'elle soit il n'y a là qu'une image et que je n'aperçois pas le concept qui correspond à ce « point » autour duquel « tourneraient » des affirmations

Communication à la journée d'études « Entre la littérature et la philosophie l'écriture fragmentaire de Maurice Blanchot », organisée par Eric Hoppenot et Hugues Choplin, en octobre 2010

⁷³ Maurice BLANCHOT, « La parola in Archipelago », *Il Menolto*, n°7, 1964, repris dans *L'Entretien infini*, op. cit., p. 454

⁷⁴ Maurice BLANCHOT, *L'Entretien infini*, op. cit., p. 156

⁷⁵ Ibidem

⁷⁶ Maurice BLANCHOT, « L'étrange et l'étranger », *Nouvelle Revue française*, 1958, repris dans *La Condition critique*, op. cit., p. 279